



SÉANCE DU 18 OCTOBRE 2024

DE L'AUTOMÉDICATION ANIMALE
À LA MÉDECINE TRADITIONNELLE VÉTÉRINAIRE ET HUMAINE

par Jean-Marc DUBOST

Muséum national d'Histoire naturelle, UMR Éco-anthropologie

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Mesdames, Messieurs,

Je suis particulièrement heureux de pouvoir participer à cette rencontre sur l'automédication animale et les pharmacopées humaines. En ce qui concerne ma contribution, nous allons explorer un cas d'espèce de savoirs médicaux interspécifiques qui se construisent dans une communauté composée d'Hommes et d'éléphants au Laos.

Nous aborderons d'abord la question des recouvrements entre les pharmacopées traditionnelles humaines et vétérinaires, ce qui nous amènera sur les liens qui se tissent entre l'observation des comportements d'automédication des animaux et les médecines traditionnelles. Après un bref aperçu de la diversité des comportements d'automédication des animaux, nous développerons ce sujet à travers l'étude de la prise en charge des éléphants au Laos par leurs cornacs.

LIENS ENTRE MÉDECINE TRADITIONNELLE VÉTÉRINAIRE ET HUMAINE, APPORTS DE LA ZOOPHARMACOGNOSIE SUR LA QUESTION

Jusqu'à une époque encore récente, on pensait que la médecine vétérinaire se résumait à une transposition de la médecine humaine aux animaux, et que la pharmacopée ethnovétérinaire se réduisait donc à un sous-ensemble de la pharmacopée humaine.

Cependant, lorsqu'on a commencé, ces dernières décennies, à inventorier plus précisément les pharmacopées traditionnelles humaines et vétérinaires en divers lieux, on s'est aperçu qu'une partie des espèces végétales mentionnées dans ces pharmacopées était réservée au traitement des animaux (Figure 1), ce qui soulevait la question de l'origine des savoirs sur les propriétés et les usages ethnovétérinaires de ces plantes. Or, concernant les herbivores domestiques, le fait que ces plantes faisaient partie de leur régime alimentaire, l'hypothèse a été avancée que leur usage médicinal venait de l'observation de comportement d'automédication de ces animaux.

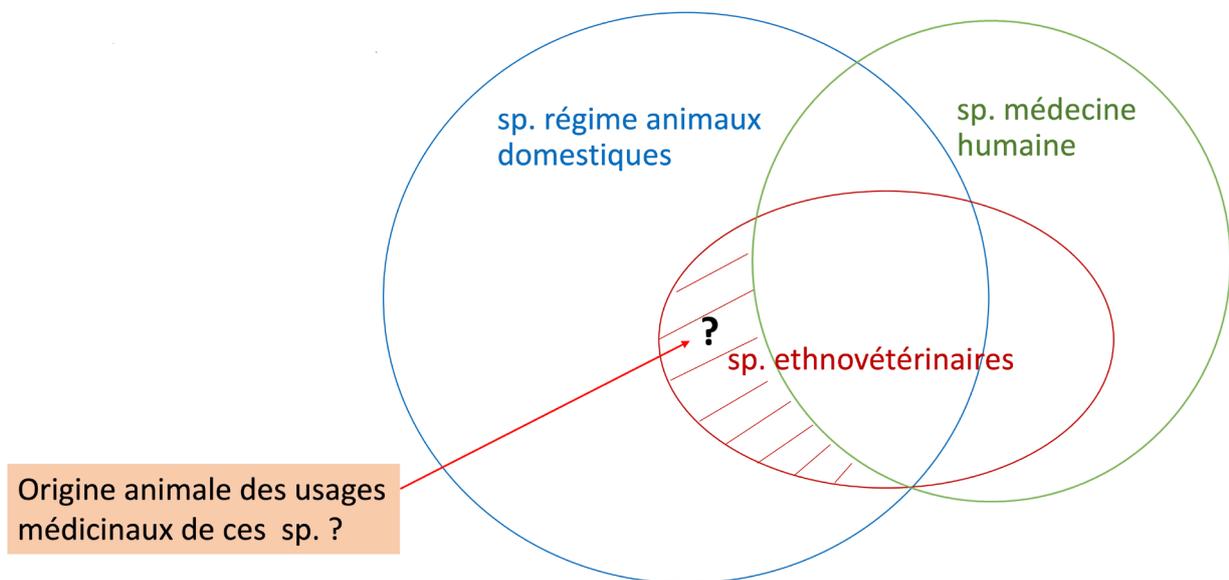


Figure 1 : Étude des recouvrements d'usages des espèces botaniques en médecine traditionnelle humaine et vétérinaire (d'après Dubost *et al.*, 2022)

Cette idée d'une origine animale de l'usage médicinal de certaines plantes s'inscrivait aussi dans un contexte d'émergence, à la même époque, d'études plus systématiques des comportements d'automédication animale. Ces études se sont constituées dans les années 80 en une discipline : la zoopharmacognosie, qui combine l'éthologie et la pharmacognosie des substances utilisées par les animaux à des fins médicinales. Si cette discipline ne date que de quelques décennies, les observations d'automédication animale par les humains remontent probablement à des époques beaucoup plus reculées, comme en témoignent des récits et légendes de tradition orale et les écrits des anciens naturalistes.

Ainsi, au IV^e siècle avant notre ère, dans son *Historia animalium*, Aristote rapporte que loups et chiens consomment des herbes émétiques ou purgatives¹ et que les ours, à la sortie de l'hibernation, absorbent des plantes pour relancer leur transit² – d'où peut-être chez nous, par exemple, le nom vernaculaire de certaines plantes, comme l'ail des ours qui pointe au sortir de l'hiver.

Dans son *Naturalis historiae*, au I^{er} siècle de notre ère, Pline l'Ancien évoque des comportements de géophagie chez les loups³ et les éléphants⁴. Il rapporte aussi que « l'hirondelle nous a montré le pouvoir salutaire pour la vue de la chélidoine, en traitant avec cette plante les yeux blessés de ses petits »⁵. En grec, χελιδών signifie hirondelle et, même si cette histoire semble plus tenir de la légende, cette plante était notamment connue pour ses applications ophtalmologiques.

1. HA, VIII, 7, traduction de J. Barthélémy-Saint-Hilaire.

2. HA, VIII, 19, traduction J. Barthélémy-Saint-Hilaire.

3. NH, VIII, 34, traduction É. Littré.

4. NH, VIII, 10, traduction É. Littré. Cela est également mentionné par Aristote, respectivement dans HA, VIII, 7 et HA, VIII, 25, traduction J. Barthélémy-Saint-Hilaire.

5. NH, VIII, 98, traduction É. Littré.



COMPORTEMENTS D'AUTOMÉDICATION DES ANIMAUX

La zoopharmacognosie moderne a systématisé les études sur le comportement d'automédication des animaux. On peut classer les comportements répertoriés en deux grandes catégories.

Les usages externes d'abord, comme l'emploi de plantes aromatiques par les mésanges pour assainir leur nid, les comportements de friction des plumes ou du pelage avec des extraits végétaux, des fourmis ou des boues, que l'on retrouve chez des oiseaux et de nombreux mammifères, notamment les primates. Ainsi, des singes capucins du Costa Rica utilisent des fruits de *Citrus* broyés pour extraire la pulpe, mêlée à des tiges de clématites et des feuilles d'un poivrier en petits morceaux. Cette mixture, roulée entre les mains puis mâchée, est ensuite vigoureusement frottée sur la peau.

Les usages internes sont documentés chez des insectes, des oiseaux ou des mammifères. Nous avons évoqué les ours qui se purgent et réactivent leur transit avec certaines plantes au sortir de l'hibernation. De nombreuses espèces pratiquent par ailleurs la géophagie. Par exemple, des perroquets d'Amazonie, dont le régime est constitué d'éléments extrêmement toxiques, ingèrent de l'argile avant de se nourrir pour détoxifier les graines par adsorption des toxines qu'elles contiennent. Si, dans ce cas, c'est l'effet prophylactique qui est recherché, des comportements d'ingestion de végétaux spécifiques en réponse à des états pathologiques avérés ont été méticuleusement documentés. Ainsi les chimpanzés infestés par des parasites intestinaux ingèrent des feuilles rugueuses pourvues de villosités, roulées et avalées sans être mastiquées. L'effet mécanique est mis à profit pour évacuer les parasites par un brossage de la lumière intestinale. De même, des individus parasités de cette même espèce, visiblement en état de léthargie, ont été vus écorcer des rameaux de *Vernonia amygdalina* et sucer la moelle amère, ce qui a réduit significativement la charge parasitaire de leurs fèces, mesurée avant et après ingestion de cette substance. Concomitamment leur activité était redevenue normale après 24 h. Cet arbuste étant aussi utilisé par les populations locales pour lutter contre les parasites, on peut s'interroger sur les liens possibles entre médecine traditionnelle et observation des comportements d'automédication des animaux.

Ces liens sont illustrés ainsi par l'origine attribuée à l'usage du café, plante endémique de l'Éthiopie actuelle. Selon la tradition, un abbé d'un monastère de cette région aurait appris d'un berger que ses chèvres débordaient d'énergie après avoir mangé les baies rouges du caféier. Il se procura ces baies, les fit griller et infuser pour en faire une boisson chaude. Il nomma cette boisson « kahveh », qui signifie « revigorant », que les moines utilisèrent par la suite durant les longues cérémonies nocturnes pour lutter contre la somnolence. Un autre exemple est celui d'une herbacée, *Barleria lupulina*, que les Thaïs de la région de Chumphorn, dans le sud de la Thaïlande, appellent « salive de belette ». Les villageois m'ont confié que les belettes en consomment lorsqu'elles se font mordre par un serpent. Certains ajoutaient qu'elles en prennent avant d'aller chasser pour se prémunir contre une envenimation. Les populations locales l'utilisent pour soigner les morsures de serpent.

Les Tongwe de Tanzanie ont nommé un arbre *munyonga ntembo*, « éléphant tord et arrache », que les éléphants et les autochtones utilisent contre les maux d'estomac. Un homme a rapporté à Michael Huffman – un des pionniers de la zoopharmacognosie – que son grand-père avait vu un éléphant souffrant de maux d'estomac mettre des bouquets de feuilles de cet arbre dans sa bouche, les mâchant un peu sans les avaler. L'éléphant a ensuite, comme ils le font pour boire, puisé avec sa trompe de l'eau qu'il a projetée dans sa bouche. Après avoir gardé les feuilles et l'eau pendant un certain temps, il a avalé le liquide et rejeté les feuilles. On peut dire qu'il avait ainsi concocté puis bu une macération ! Dans ces trois exemples, il est intéressant de noter que les noms vernaculaires des plantes ont conservé cette origine animale de leur usage.



Pour ce qui est des usages vétérinaires, dans le Karakorum du Pakistan, les bergers, pour soigner les blessures de leurs ruminants, les amènent sur des pâtures riches en plantes du genre *Berberis*, dont ils ont remarqué que de nombreux animaux sauvages en consomment également en cas de blessures. Parfois, ils préparent une décoction de ces plantes qu'ils administrent eux-mêmes à leurs animaux blessés.

UNE ENQUÊTE CHEZ LES CORNACS DU LAOS

Ces pratiques ethnovétérinaires issues de l'observation des animaux nous amènent à l'enquête plus systématique que j'ai pu mener auprès des cornacs du district de Thongmixay au Laos⁶.

L'étude s'est déroulée dans la province de Sayaboury, au Centre de conservation des éléphants (ECC), et dans le petit district de Thongmixay, enclavé dans un parc national protégé. Le district est donc encore entouré de nombreuses zones forestières, où les éléphants sont relâchés pour se nourrir. En outre, cette zone protégée abrite la deuxième population d'éléphants sauvages du Laos.

Pour situer brièvement le contexte de la relation entre humains et éléphants au Laos, rappelons que les éléphants ont un statut un peu particulier parmi les animaux domestiques. Leur reproduction n'a jamais été vraiment contrôlée – il n'y a pas de sélection de race – et les éléphants de village ne sont pas nourris. Jusque dans les années 90, ces éléphants étaient gardés aux abords des villages, ce qui est encore le cas à Thongmixay.

Durant la saison des pluies – de mai à octobre –, lorsque tout le monde est occupé dans les rizières, ils sont relâchés en petits groupes dans la forêt où ils entrent parfois en contact avec leurs congénères sauvages, pratique qui perdure à Thongmixay. À cette occasion, il n'est pas rare que les femelles en relâche s'accouplent. Certains éléphants reprennent même leur liberté et retournent définitivement à l'état sauvage (marronage). À la saison sèche – de novembre à avril –, on ramène les éléphants au village où ils servent au transport de marchandises (principalement le riz) et pour du débardage occasionnel. Se nourrissant eux-mêmes dans les forêts avoisinant les villages, ces éléphants de village ont donc gardé des comportements alimentaires proches de leurs congénères sauvages.

Lorsqu'un éléphant est souffrant ou malade, les cornacs s'accordent sur le fait que la meilleure façon de le guérir est de le laisser seul dans la forêt, le temps qu'il se remette.

Parmi les 114 plantes du régime des éléphants que nous avons recensées auprès des cornacs, 20 d'entre elles ont été indiquées par ces derniers comme consommées plus spécialement, voire exclusivement, par les éléphants atteints d'une pathologie particulière, ou par les femelles durant la période de maternité, de la gestation à l'allaitement. Lorsqu'ils ne peuvent pas relâcher leur éléphant malade, certains cornacs l'amènent et le laissent dans un endroit où se trouve l'espèce recherchée par ces animaux en pareil cas. Le fait que les cornacs constatent, lorsqu'ils reviennent le chercher, que les représentants de l'espèce végétale considérée ont tous été consommés et que l'état de santé de l'éléphant s'est amélioré, renforce leur interprétation d'automédication de leur éléphant.

Certains cornacs utilisent ces plantes pour soigner leurs éléphants. Ils les collectent, y ajoutent parfois des éléments appétents, comme du sel, ou les incorporent à des boulettes de riz, s'approchant déjà d'une préparation galénique, pour les donner à leur éléphant malade. D'autres collectent ces végétaux et les conditionnent pour les avoir sous la main en cas de besoin, en ajoutant quelquefois des plantes médicinales de la pharmacopée humaine locale (Figure 2).

6. Dubost, 2019 ; 2022.



Diagnostic et identification des items utilisés par les animaux malades pour se soigner



Facilitation pour les animaux malades de l'accès à ces items 'médicinaux'



Récolte de ces items pour les donner en traitement



Transformation et conditionnement de ces items (réserves)



Préparations complexes intégrant ces items avec d'autres éléments de la pharmacopée locale

Figure 2 : Construction de pratiques ethnovétérinaires à partir de l'observation des éléphants
(d'après Dubost *et al.*, 2022)

On n'a pas d'observation en continu sur le temps long qui documenterait le processus d'émergence de ces usages, mais les éléments synchroniques que je viens d'apporter permettent d'esquisser une diachronie possible de ces pratiques vétérinaires que l'on pourrait ordonner comme suit :

- Identification des éléments végétaux utilisés par les animaux malades pour se soigner ;
- Facilitation de l'accès des animaux malades à ces items « médicinaux » ;
- Récolte de ces items pour les donner en traitement ;
- Puis leur transformation, séchage, broyage, afin de les conserver et de les avoir à disposition en cas de besoin ;
- Enfin, l'intégration de ces éléments dans des préparations associant d'autres matières facilitant leur ingestion ou choisis en fonction du cadre nosologique et étiologique local – comme l'utilisation de plantes « chaudes » pour combattre une affection « froide ».

Au-delà des pratiques ethnovétérinaires dont elles font l'objet, une bonne partie de ces plantes sont aussi utilisées par les cornacs au sein de leur foyer ; c'est le cas pour 15 des 20 espèces indiquées comme étant utilisées en automédication par les éléphants. Pour 13 d'entre elles, la même partie est utilisée dans le même contexte pathologique que par les éléphants.

L'ingestion d'espèces végétales, connues pour leurs propriétés médicinales par des éléphants malades, pourrait être à l'origine de l'interprétation d'automédication de la part de ces animaux donnée par les cornacs. Mais d'une part un certain nombre des espèces, supposées être utilisées par les éléphants à des fins médicinales, n'ont pas d'usage médicinal connu des cornacs, et d'autre part, ils ne connaissent pas les plantes utilisées par les femmes en période de maternité – savoir transmis entre femmes –, alors qu'ils ont cité 7 espèces utilisées par les éléphantesses gravides ou allaitantes. On peut donc considérer, *a priori*, ces usages communs entre éléphants et cornacs comme de réelles convergences d'usages médicinaux d'items végétaux.



HYPOTHÈSES SUR L'ORIGINE DE CES SAVOIRS MÉDICINAUX

On peut formuler trois hypothèses concourantes pour rendre compte de ces convergences (Figure 3).

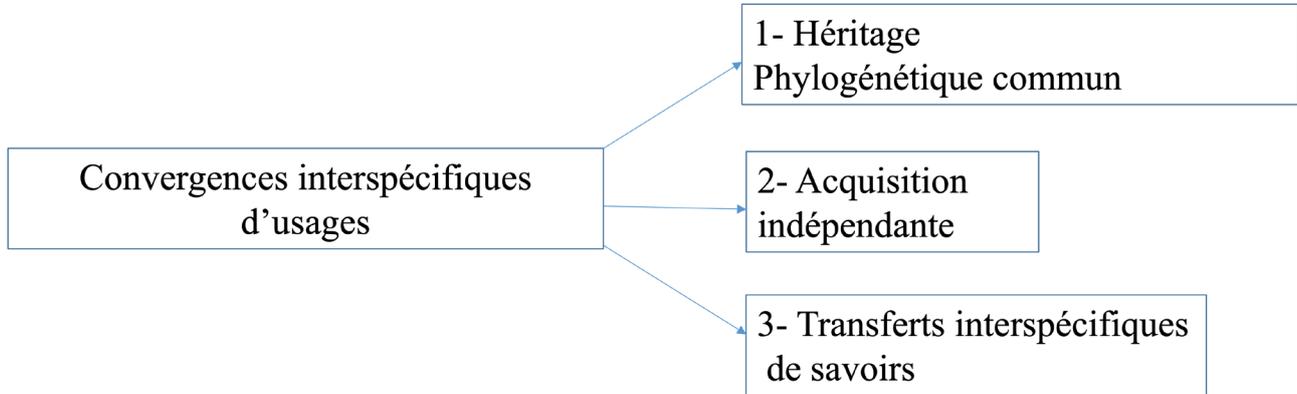


Figure 3 : Hypothèses sur des convergences éventuelles d'usages médicaux entre cornacs et éléphants

La première est celle d'un héritage phylogénétique commun aux deux espèces. Cependant, si cette hypothèse est prégnante pour les usages de plantes que nous partageons avec les grands singes, avec lesquels notre ancêtre commun remonte à environ 5-7 MA, elle perd de sa pertinence avec les éléphants, puisqu'il faut remonter à plus de 103 MA pour trouver notre ancêtre commun avec les proboscidiens.

Les deux dernières hypothèses, d'ailleurs non exclusives, apparaissent plus crédibles : celle d'une acquisition indépendante de savoirs par l'homme et l'éléphant, et celle d'un transfert de connaissance des éléphants vers les humains.

Les données que nous avons collectées auprès des guérisseurs locaux apportent un éclairage intéressant sur cette question. Nous avons recueilli une forte concordance des témoignages des cornacs concernant l'utilisation de *Harrisonia perforata*, un arbrisseau épineux. Treize cornacs ont déclaré que les éléphants consommaient sa racine lorsqu'ils souffraient de diarrhée. Si six d'entre eux ont déclaré ne pas en connaître l'usage chez les humains, en revanche les sept autres utilisaient cette racine pour eux, également en cas de diarrhée.

Sur les quatre guérisseurs traditionnels du district interrogés, trois utilisent cette racine, mais pour d'autres affections : l'un en cas de fièvre avec de la toux ; l'autre, une guérisseuse, pour les femmes en post-partum ; et le troisième pour les intoxications par contact ou par ingestion. L'utilisation de la racine d'*H. perforata* par les cornacs est donc plus cohérente avec l'observation du comportement des éléphants qu'avec son emploi par les guérisseurs locaux.

Ce différentiel d'usages entre cornacs et guérisseurs, avec d'un côté les usages conjoints des cornacs et des éléphants et de l'autre ceux des guérisseurs, nous oriente donc plutôt vers l'hypothèse d'un transfert de connaissances médicales des éléphants vers les humains, que sur celle d'une acquisition indépendante de son utilisation par les deux espèces (Figure 3).



CONCLUSION

Au-delà des anecdotes et récits qui illustrent les liens entre pratiques médicales humaines et observations des animaux, nous avons documenté un ensemble de pratiques locales qui montrent comment l'observation des animaux et la relation thérapeutique avec ces derniers participent à la construction de pratiques médicales vétérinaires et humaines. Plus qu'une simple reproduction des comportements des éléphants observés par les cornacs, les soins médicaux humains ou vétérinaires qui en dérivent sont le résultat d'arrangements complexes intégrant les ressources conceptuelles et la *materia medica* du cadre médicinaal local dans des préparations élaborées.

Je vous remercie de votre attention.

Références

DUBOST Jean-Marc, LAMXAY Vichith, KRIEF Sabrina, FALSHAW Michael, MANITHIP Chanthanom, DEHARO Eric, "From plant selection by elephants to human and veterinary pharmacopeia of mahouts in Laos", *Journal of Ethnopharmacology*, vol. 244, 15 November 2019.

DUBOST Jean-Marc , DEHARO Eric, PALAMY Sysay, HER Chithdavone, HAEOVILAY Chiobouaphong, VICHITH Lamxay, DUFFILOT Sébastien, KRIEF Sabrina, « Savoirs médicaux interspécifiques et interactions entre cornacs et éléphants dans le district de Thongmyxay au Laos », *Revue d'ethnoécologie*, n°22, 2022, pp. 1-38. 